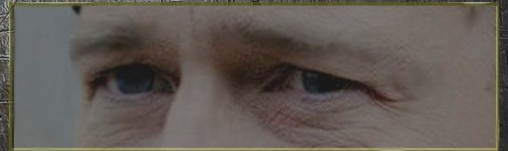


**Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.**

**Sujet : La libération des camps, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire**



**Regards croisés...**



**Auteurs : Élèves de 3èmes du collège Jules Michelet.**

**Lucille Barré, Saco Chamoux, Léa Déaux, Pierre Lefeuvre, Clara Lombard,  
Garance Lombard, Armand L'Huillier, Hadrien Perrotel, Solal Savener.**

Collège Jules Michelet, 5 rue Jules Michelet 16 000 Angoulême

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

### Prologue

En nous inspirant de nos recherches des témoignages et de nos lectures, nous avons choisi d'écrire une fiction. Nous avons ainsi construit le parcours d'une jeune rescapée qui aurait à peu près notre âge, et nous nous sommes glissés dans la peau des différents protagonistes qui l'ont tantôt croisée, tantôt maltraitée, tantôt secourue, tantôt espérée et accueillie à son retour.

Nous espérons que notre récit comporte le moins d'invéraisemblances possible même si nous sommes conscients que la seule capacité à écrire, dans les conditions où nous avons placé notre héroïne, est la première de ces invéraisemblances.

Nous vous saurons gré de votre indulgence à cet égard.

Voici donc Elsa, son frère Augustin et leurs parents, et aussi Rudolph, Hans, Wilfried, Peter et Yéléna.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Elsa, Camp d'Auschwitz, décembre 1944

Aujourd'hui Nériya a partagé avec moi un morceau de pain qu'elle a trouvé par terre. Avec la dernière épidémie de typhus, je me suis demandée si je pouvais le manger mais la faim fut la plus forte. Il faudra que je surveille ma peau, car on reconnaît quelqu'un atteint de typhus aux pétéchies, ces petites taches.

Si je ne suis pas morte malgré les ravages de la maladie, c'est seulement parce que j'ai réussi à ne pas attraper de poux. Tous les jours, je me lave au tuyau d'arrosage au fond du camp.

Depuis quelques mois, la nourriture est de plus en plus rare et beaucoup de nos amies sont mortes de malnutrition et de mauvais traitements.

Nous dormons sur des planches recouvertes de paillasses infâmes extrêmement souillées et bourrées de poux et de puces. Nous ne pouvons bénéficier que de quatre heures de sommeil car les kapos font l'appel à toutes heures de la nuit.

On nous réveille en moyenne à quatre heures avec les hurlements des kapos. Si on ne se lève pas tout de suite, les kapos nous frappent avec leur matraque.

N'importe quel prétexte permet aux kapos de nous frapper.

Ensuite, nous allons faire notre toilette : on s'asperge d'eau glaciale et nous faisons notre toilette devant tout le monde sous la surveillance des kapos.

Suit l'appel, où on nous oblige à rester dans le froid pendant qu'elles nous comptent. On doit se mettre en rang par dix, pour faciliter le travail des SS. Cela ne prend parfois que quelques minutes mais ça peut prendre plusieurs heures, interminables, debout, affamées, exténuées déjà, heures qui sont fatales pour beaucoup.

Après l'appel, les gardiennes vérifient que les prisonnières sont saines. Les malades sont envoyées à l'hôpital du camp, où elles seront soit-disant soignées (des bruits courent sur des tests de médicaments, des expériences chimiques ou psychologiques).

Les femmes jugées saines sont placées dans des kommandos où on les fait travailler toute la journée, de six heures à dix-sept heures. Les "meilleurs" kommandos sont les kommandos de cuisine, où l'on épluche des patates

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

toute) la journée pour les SS.

Quand les kapos nous punissent, c'est toujours aussi humiliant. Elles nous donnent des coups, nous obligent à travailler sous la pluie et dans la boue. Elles peuvent aussi nous priver de notre unique repas, nos vêtements... (notre robe et nos chaussures)

Mais le pire reste le peine du poteau, où on l'on est pendue par les pieds et par les mains, et les séjours dans les "bunkers", les prisons du camp.

Ce matin, en me réveillant, il faisait tellement froid que je n'arrivais plus à bouger mes pieds. Mais j'y suis habituée... Je marchais dans la neige, en traînant ma jambe gelée, me dirigeant vers mon kommando pour partir pour la voie ferrée que nous déblayons en ce moment. Nous devons enlever la neige avec les doigts, mains nues. Nous savons que cela ne sert à rien mais que les kapos ne font ça que pour nous faire souffrir. Mes doigts gèlent et meurent sur mes mains. Je n'irai pas à l'infirmerie. Je dois tenir. Presque mortes, nous revenons le soir, pour vivre le lendemain encore une journée cauchemardesque.

Ça fait maintenant un an que je suis en enfer. Un an que je souffre dans le froid et l'humiliation. J'aurai quinze ans dans quelques mois.

Les Allemands sont de plus en plus tendus. Les convois se multiplient ... certains bruits courent sur une éventuelle avancée des Alliés. J'ai du mal à y croire ... Vais-je survivre à cette horreur et retrouver ma famille ?



## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Camp d'Auschwitz, Hans, le 17 Janvier 1945

Voici quelques heures que les prisonniers sont partis, il ne reste que nous, les malades, et notre peur des Soviétiques qui approchent. D'ailleurs, vont-ils vraiment venir ? Je ne sais pas, mais ce doute amplifie encore plus notre crainte. Je reste dans mon bureau seul, impuissant face à la situation. Je me remémore toutes les expériences intéressantes ou curieuses que j'ai faites, et relis les documents envahissant mon bureau. Les tests gynécologiques sur les jeunes filles, les expériences de famine sur les enfants, les rayons X, l'eau de mer, la résistance au froid ... Tant de choses réalisées, qui ont grandement fait avancer la science. Je continue de contempler mon bureau, ma collection de squelettes, les quelques photos de ma famille, mes étagères remplies de divers documents ... Je reste pensif. Malgré tous les événements qui se sont succédés depuis une semaine, je garde espoir, notre guide va trouver une solution, il nous sortira de là, j'en suis persuadé ! Il suffit d'attendre les ordres.

J'ai passé ma journée à "trier" les prisonnières, en choisissant les plus faibles et les plus malades, pour les faire partir à pied vers le camp de Bergen Belsen.

J'ai laissé partir des femmes de tous âges, mais elles se ressemblent toutes. Même la plus jeune d'entre elles a perdu toute humanité. Elle boitait en serrant contre elle de vieux linges qui leur servent à protéger leurs pieds.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Entre Aushwitz et Bergen-Belsen, Elsa, le 20 janvier 1945

Il y a quelques jours, je crois que c'était le 17 janvier, les SS nous ont rassemblées, en plein milieu de journée, ce qui était inhabituel. Elles nous comptées et ont hurlé de nous mettre en rang par trois. Nous avons ainsi défilé sous le regard inquisiteur du médecin qui a fait sortir les plus mal en point du rang. J'ai bien veillé à masquer ma boiterie, pressentant que cela n'apporterait rien de bon. Enfin, elles nous ont annoncées que les malades allaient rester là et que nous partions pour un autre camp.

J'étais effrayée par cette destination inconnue mais rien ne pouvait être pire que ce que j'avais connu dans ce camp. J'ai pris soin de ne perdre aucun des lambeaux de linge qui allaient envelopper mes pieds. Mon pied gelé me faisait tellement souffrir !

Nous avons marché depuis , parcourant des dizaines de kilomètres, avec du bouillon clair pour seule nourriture.

Aujourd'hui, je ne sais pas où nous sommes, mais nous sommes toujours en Allemagne. Dans les rangs, il faut marcher en silence et rapidement. Toutes celles qui s'arrêtent ou qui s'écroulent sont abattues par les SS qui nous gardent et quand nous sentons que l'une d'entre nous est faible, on la met entre nous pour la protéger des coups. Nous ne nous arrêtons que quelques heures pour dormir et pour chercher de la nourriture dans les fossés.

Les Allemands ne nous donnent plus rien et nous devons trouver de la nourriture par nous même. L'autre jour, nous avons mangé de l'herbe faite d'autre chose. De temps en temps, des paysans compatissants nous donnent regardent passer mais la plupart de ceux que l'on croise ont peur de nous et prennent la fuite. Il ne sont pas habitués à voir des corps quasi nus marcher indéfiniment toute la journée et une bonne partie de la nuit dans le froid. Les pauses se passent le plus souvent en plein champ ou sous des ponts pour se protéger du vent.

Je ne sais plus très bien quel jour nous sommes. Nous avons compris seulement que les Alliés progressaient vers Berlin. Hier, des avions arborant l'enseigne russe nous ont survolées pendant que les SS faisaient

## **Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.**

une pause dans la marche. Ils n'ont pas pu ne pas nous voir, nous n'avons pas arrêté de gesticuler et de leur faire des signes de la main. Ils nous ont survolées pendant quelques tours et sont repartis, nous ne les avons plus jamais revus. Nous savons maintenant que les Alliés sont au courant, mais pourtant, alors qu'ils progressent, personne ne vient nous secourir !  
Combien de temps cela va-t-il encore durer ?

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Environs du Camp d'Auschwitz , Hans le 25 janvier 1945

J'étais en train d'étudier un estomac juif déformé par la faim quand notre commandant nous a annoncé une réunion imprévue. Je me suis hâté vers le hall où de nombreux camarades étaient déjà arrivés.

Le commandant Hoss se tenait debout devant nous avec un air grave...

Deux minutes plus tard nous étions tous abasourdis, nous ne nous attendions pas du tout à ce qu'il venait de nous dire lorsque il prononça ces quelques mots :

«Il va falloir quitter le camp, les Soviétiques arrivent et nous ne sommes pas de taille à riposter face à eux.» Mon sang ne fit qu'un tour, on nous avait déjà dit ça mais là le commandant lui-même le confirmait.

Après tout s'est passé si vite ! J'ai couru au bloc dix (infirmerie), ramassé mon équipement et bousculé au passage les trois sujets d'expérimentations médicales .

J'ai rejoint mes camarades et mes amis Wilfried et Rudolph à l'entrée.

Quand je suis arrivé, ils parlaient du lieu où ils espéraient se réfugier.

Rudolph envisageait de partir en Autriche, quant à Wilfried il parlait d'une filière vers l'Argentine. Me voyant arriver, ils m'ont demandé où je voulais aller. J'avoue ne pas y avoir encore pensé ou plutôt pas eu le temps d'y penser. Wilfried m'a proposé de venir avec lui; apparemment beaucoup d'entre nous allaient en Argentine, les Soviétiques arrivant je n'avais aucune envie d'être pris . J'ai donc accepté de suivre Wilfried .

Après les adieux à Rudolph, nous commençons à partir quand tout à coup nous avons entendu des soldats crier et courir, nous nous sommes retournés et nous avons vu l'hallucinante avant-garde de l'armée soviétique. C'étaient des femmes juchées sur des traîneaux tirés par des soldats, elles avaient des mitraillettes tenues au chaud sous leur longs manteaux blancs qui leur tombaient jusqu'aux pieds ... Wilfried m'a crié de courir et je ne me suis pas fait prier ; nous avons détalé à toute vitesse vers la forêt. Après la grandeur, la fuite ...

C'était donc terminé ! Nous avons perdu la guerre, l'Allemagne avait perdu...

Que va-t-il m'arriver ...



## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Garat (France), Augustin, le 30 janvier 1945

Je suis pas fils unique, mais j'ai plus ma sœur Elsa .

Je suis Augustin Hessel, mais maintenant je suis Augustin Briand.

Aujourd'hui encore, j'ai entendu Maman pleurer de l'autre côté de ma chambre. Le grand silence qui suivait voulait dire que Papa baissait les yeux en les cachant avec sa main. J'connais cette scène par cœur. Quand je leur pose des questions sur Elsa, elle se reproduit sous mes yeux, sauf que ma mère se retient de pleurer.

On a été hébergés chez Joseph et Henriette Briand, des gens de la campagne. Ils habitent dans une vieille ferme, à Garat. Ça fait longtemps que j'ai plus vu Elsa, et Papa et Maman disent qu'ils ne savent pas où elle est. J'ai l'impression qu'ils me cachent des choses . D'ailleurs j'ai l'impression que plus personne veut m'parler, surtout à l'école.

Aujourd'hui, à l'école, Jean et Dominique m'ont encore embêté. Je sais pas pourquoi, peut-être que c'est parce qu'ils pensent que c'est à cause de moi que y'a la guerre, mais c'est bête, j'ferai jamais ça, parce que j'aime Elsa. Même le maître fait rien alors qu'il sait tout. On fait qu'écrire, et le maître vérifie tout le temps ce qu'on fait.

J'dis rien à Papa et Maman, j' veux pas qu'ils s'inquiètent encore plus, déjà qu'Elsa est pas là...

Après la fin de l'école, Henriette est venue me chercher, je l'aime bien mais c'est pas comme avec Maman. Je préfère quand c'est Maman.

Quand on est rentrés, Henriette m'a donné mon goûter, un bout de pain et du lait. J'ai regardé par la fenêtre Paul prendre du lait aux vaches.

Ça s'est passé deux jours avant qu'on parte pour la Charente; elle est partie chercher du pain pour pas qu'on ait faim pendant le voyage.

Elle est pas revenue. Je voulais pas partir sans elle, mes parents étaient sonnés et semblaient incapables de réagir. Une voisine est partie aux nouvelles. Revenue, elle a discuté à voix basse avec mes parents.

Ils m'ont annoncé qu'on allait partir quand même, sans elle. Ma mère semblait sur le point de s'évanouir.

Ils m'ont dit qu'elle avait été arrêtée par la police je me souviens avoir

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

demandé « Pourquoi ? » et ils m'ont expliqué que Hitler disait qu'on était méchants nous les Juifs. Je comprenais pas pourquoi la police croit Hitler, et pourquoi Hitler disait qu'on était méchants, et pourquoi, puisqu'on était pas méchants, on devait se cacher et mentir.

Papa ne sait toujours pas où est Elsa malgré ses efforts pour se renseigner.

Tout ça pour dire que ma soeur peut être n'importe où sur la Terre. Ou morte, mais je n'ose ni y penser ni y croire.

Tout le monde dit qu'on va gagner la guerre .Tout le monde parle de la victoire des "Alliés" .

Moi j'aimerais bien que les Alliés y gagnent, ça sera mieux pour Elsa, puisque c'est à cause des Nazis qu'elle a été arrêtée.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Elsa, 16 avril 1945

Je suis arrivée à Bergen Belsen après plusieurs semaines de marche. Le camp était déjà dans un état désastreux. De nombreux convois comme le nôtre étaient venus se regrouper dans ce camp. Même les gardes faisaient peur à voir. Les prisonniers étaient entassés dans des bâtiments délabrés. Nous n'étions plus trois mais six voir sept personnes par châlit. Les portions de nourriture étaient insuffisantes. Le poêle n'a jamais fonctionné. L'épidémie de typhus s'est répandue et les cadavres se sont multipliés. J'ai cru que jamais je n'allais survivre à cet enfer. Le 13 avril, les Allemands ont déserté le camp d'un seul coup, nous abandonnant à notre sort. Nous n'arrivions pas y croire. Nous étions libres ! Mais la liberté avait ce jour-là un goût amer : nous étions libres mais libres surtout de mourir dans les pires conditions... Nous ne savions ni quoi faire, ni où aller pour ceux qui avaient encore la force d'aller quelque part. Heureusement, la mort n'a pas encore voulu de moi d'autant plus que renaissait en moi l'espoir de retrouver ma famille.

Hier, le 15 avril, les Anglais sont arrivés ! Nous avons vu leur expression horrifiée . Peu nous importait, ils nous ont apportées à manger et nous ont soignées comme ils le pouvaient.

C'est une infirmière polonaise, Yéléna, qui s'occupe de moi. Elle me soigne dans le bâtiment où les Anglais m'ont trouvée épuisée. Parmi eux, il y a ce jeune Anglais qui me regardait avec les yeux remplis de larmes.

Il m'a dit que nous allions être rapatriées, que j'allais revoir ma famille !!!! Il m'a même donnée ces pages de cahier car j'ai besoin d'écrire tout ce qui arrive, plus que jamais maintenant que je vois l'issue de ce cauchemar.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Steward, Camp de Bergen Belsen, 16 avril 1945

Hier matin, mon commando est arrivé à proximité d'un grand bâtiment avec des grillages tout autour, des barbelés et des miradors. En approchant de ce mystérieux bâtiment, une puanteur abominable nous a assaillis. Tous mes coéquipiers et moi nous demandions ce qu'on allait trouver à l'intérieur, qui pouvait provoquer une telle odeur. Nous imaginions ce qui pouvait en être la cause, et plus nous nous rapprochions, plus l'odeur était forte, puis nous avons posé les yeux sur des corps émaciés au bord de la route ; tout le monde a détourné le regard et a avancé. Arrivés aux murs d'enceinte, nous avons croisé un nombre croissant de cadavres, jusqu'au porche d'entrée annonçant : « CAMP DE BERGEN-BELSEN », dans notre ignorance, nous nous sommes retournés les uns vers les autres pour savoir ce que pouvait être ce camp... personne ne savait.

Ce que nous avons découvert en entrant dans ce camp nous a foudroyés sur place. Des amas de cadavres nus et chauves empilés par terre. Des vêtements, des tissus souillés, des sabots de bois, des rats.

Nos yeux voyaient mais nous ne comprenions pas. Notre regard s'est posé sur un nombre inimaginable de cadavres squelettiques empilés sans cheveux et sans vêtements, mes yeux voyaient ce massacre mais mon cerveau ne comprenait pas, il ne cherchait même pas à comprendre.

Comment peut-on intégrer une chose aussi atroce ? Je voudrais exprimer, à l'aide d'adjectifs, ce que nous avons vu aujourd'hui. Mais, tout simplement, je ne peux pas. L'Homme n'ayant jamais vu de choses pareilles, il n'a jamais inventé des mots pour les décrire. Il y avait tellement de morts que nous avons dû aller chercher des habitants de la ville pour nous aider à enterrer les cadavres non loin du camp. Nous étions tous horrifiés, je ne comprends même pas comment les Allemands ont pu faire un tel massacre, ils devaient vraiment avoir une peur horrible d'Hitler ou peut-être qu'ils étaient juste fous mais en tout cas c'était trop tard... le Mal avait été fait.

C'est inhumain, impardonnable. Un tel crime n'aurait jamais dû avoir eu lieu ; certains cadavres étaient brûlés, d'autres couverts d'hématomes et même certains avec le ventre ouvert, le typhus rongait le camp, laissant sa marque sur la plupart des corps.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Mais il fallait arrêter de dériver dans mes pensées et aider les autres, nous devions creuser, déplacer les corps, les enterrer, c'était un travail qui me semblait interminable, nous ne parlions pas, nous n'en n'avions pas la force, plus la force de parler, plus la force de penser, plus la force de comprendre.

Notre énergie fut aspirée à notre entrée dans cet infra-monde abominable...

À la nuit tombante, nous nous sommes donc retirés du camp pour nous évader de cette journée horrible. Nous étions tous fatigués, mais très peu de soldats dormaient, tous hantés par les images de ces corps suppliciés, devenus tellement inhumains.

Très tôt ce matin nous nous sommes levés. Tout le monde espérait intérieurement que les camps ne soient qu'un cauchemar.

Hélas.. il n'en était rien.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Steward, Bergen-Belsen, quelques jours plus tard

Il y a cependant une lueur d'espoir, il y a eu des survivants. Certes, il n'y en a que très peu. Ils étaient comme les morts que l'on trouvait partout dans le camp, sauf qu'eux, ils respiraient ! Il y avait des hommes et quelques femmes. Je me demande comment ils ont pu rester en vie après un tel massacre. Il y a une jeune fille en particulier qui m'a marqué, Elsa, elle est juive. C'est une rescapée qui a accompli une longue marche forcée depuis Auschwitz. Nous avons trouvé Elsa le premier soir de notre arrivée, dans un bâtiment.

Aujourd'hui, en milieu d'après midi, je suis allé la retrouver dans le bâtiment. Elle était de l'autre côté de la pièce. Je lui ai alors donné un bout de pain qu'elle a mangé. Avec l'aide d'une infirmière, Yéléna, qui connaît nos deux langues, nous avons discuté d'elle et de ses retrouvailles avec sa famille, que je voudrais organiser, et puis je suis parti. Le soir, je me suis endormi plus sereinement que les autres nuits.

Pour achever notre macabre travail, nous avons réquisitionné des pelleteuses pour faciliter le déplacement des cadavres.

Nous avons mis le feu à quelques bâtiments du camp, comme l'hôpital, pour éviter la propagation du typhus.

Aujourd'hui, le Général nous a appris qu'il y avait besoin de soldats supplémentaires pour rallier Berlin .

J'ai réglé tous les préparatifs de retour pour ma petite Elsa.

Demain, je quitte ce lieu de cauchemar plus éprouvant pour moi qu'un champ de bataille.



## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Elsa, Sur le chemin du retour, début mai 1945.

Après plusieurs jours de soins, les Anglais ont décidé de nous rapatrier par avion, avec des prisonniers de guerre et d'anciens résistants. Avant de partir, l'infirmière Yéléna a promis qu'elle allait envoyer à ma famille un courrier disant que j'étais en route pour la France. J'ai donné l'adresse en Charente, celle vers laquelle mes parents espéraient se réfugier au moment de mon arrestation. Je la connais encore alors que je n'y ai jamais vécu. Je sais que si ma famille est en vie, c'est là qu'elle m'attend.

En partant, j'ai regardé au loin la silhouette sinistre de Belgen-Belsen. Ce lieu d'horreur m'a tellement changée... j'ai alors mesuré que je ne reviendrai jamais complètement du camp. Je quittais l'enfer. Mais je commençais à appréhender les retrouvailles.

Tout s'est passé très vite, d'abord Berlin, puis Köln, et la frontière. C'est à cet endroit que j'ai ressenti la douleur du rapatriement, le retour déchirant et le traumatisme que cela engendrait. Soudain, j'ai réalisé que mon frère, mon père et ma mère avaient peut être été arrêtés eux aussi et que, comme Nériya, ils étaient peut être morts du typhus ou des mauvais traitements dans un camp semblable au mien.

J'étais comme pétrifiée, congelée, je ne savais plus quoi dire, plus quoi faire. Quand je me suis effondrée, mes compagnes ont essayé de me reconforter mais il n'y avait rien à faire, mon corps ne répondait plus.

A la frontière, ils nous ont remis dans un train, un wagon à bestiaux pour que nous, les plus fragiles, nous puissions nous allonger. Encore ! En le voyant, je me suis demandée si tout devait commencer et finir avec ces wagons, odieux intermédiaires entre nous et le monde réel.

Cependant, les conditions du voyages ont été bien plus supportables qu'à l'aller : en effet nous étions beaucoup moins nombreuses à en revenir qu'à y être allées...

Aujourd'hui, je suis partagée entre la crainte de ne plus retrouver mes proches et celle de les confronter à ce que j'ai connu. Je rapporte dans mon sillage l'horreur des camps, et je ne veux pas salir le lieu de mon enfance, enfance protégée et heureuse. En revenant, rescapée des camps, rasée, squelettique, fantôme, je vais anéantir ce cocon d'avant. Et j'ai

## **Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.**

tellement changé... Ils ne pourront pas comprendre.

Les camps de la mort vous séparent de votre famille même si vous la retrouvez.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Garat, Augustin, mai 1945

8 mai 45

La guerre est finie !! enfin ! Papa et maman ont pleuré de joie ils ont dû se dire qu'Elsa pouvait revenir maintenant.

15 mai 1945

P'pa et maman avaient raison Elsa est vivante !

Je m'étais préparé à ce qu'elle ne revienne jamais.

Ma sœur était dans un camp de prisonnier en Allemagne.

Papa a reçu une lettre qui annonçait le retour prochain d'Elsa. La voici :

*« Madame, monsieur*

*veuillez espérer le retour prochain de votre fille*

*que j'ai quittée à Bergen Belsen en bonne santé.*

*Yéléna Tauve »*

Je l'avais dit : les Alliés ont ramené Elsa !!!!!

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Elsa, le soir du 20 mai 1945

Cette journée du retour restera gravée dans ma mémoire.

Après de longues heures, le train finit par ralentir et s'arrête à la gare d'Angoulême. Mon cœur aussi.

Les portes s'ouvrent en grinçant et la lumière du jour m'aveugle. Devant moi, une foule de personnes attend pour accueillir leurs proches. Beaucoup nous dévisagent mais préfèrent aussitôt détourner la tête, horrifiés de nous voir dans cet état.

Je les cherche des yeux et j'aperçois enfin mon père et mon petit frère, qui scrutent la foule pour essayer de me retrouver. Je leur fais de grands signes tout en traversant la foule, en pleurs. Ils ne me reconnaissent que quand je suis en face d'eux. Je me jette dans les bras de mon père, qui me sert si fort que je n'arrive plus à respirer. Mon frère me saute au cou, crie mon nom. Soudain, je me rends compte que je ne sais plus comment il s'appelle. Je panique. A nouveau, je fonds en larmes. Mon père me serre dans ses bras mais je n'ose plus lever les yeux vers lui.

J'ai honte de ce que j'ai vu, de ce que j'ai subi, j'ai honte d'avoir survécu et de rentrer alors que tant d'autres sont morts là-bas, sous mes yeux, dans les chambres à gaz ou dans le dortoir, sur les voies ferrées ou dans la neige. Je suis salie par ce que j'ai vécu, pire je ne suis pas la même.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Le père d'Elsa, Garat, juillet 1945.

Elsa est revenue il y a deux mois. Je n'ai pu m'empêcher de laisser couler mes larmes sous l'effet de la joie et du soulagement de la voir en vie. Elle était terriblement métamorphosée. C'est comme si le temps s'était arrêté : la lueur dans ses yeux, ses fossettes qui faisaient le caractère de son visage : tout ça appartenait à l'ancienne Elsa, ma petite fille ...je ne la reconnaissais plus. Sa silhouette si frêle et son visage livide transposaient parfaitement l'horreur de cette guerre infâme.

Pendant des jours et des jours, toutes les heures, il a fallu la réhabituer à avaler des petits repas, cuillères par cuillères . Aujourd'hui, elle a repris quelques forces...

Son sourire revient peu à peu, mais j'ai comme l'impression qu'elle se force ; il faut dire qu'elle vient de loin, et ce qu'elle a vécu, j'espère que personne ne le revivra. Et si elle n'était pas revenue ? Je préfère de pas y penser. La vie nous apprend que nous sommes bien peu de chose , alors profitons de chaque instant, de chaque seconde.

Maintenant, c'est fini. Terminé. Elle se reconstruit petit à petit, du moins elle essaie. Elle semble perdue dans ses pensées, elle ne parle que très peu, et moi-même je ne suis pas sûr de vouloir tout savoir sur cette année qui vient de s'écouler.

Peut-être devrais-je lui acheter un carnet, parfois l'encre est plus efficace que la parole. Je pense tout de même que le fait de confier son histoire est essentiel pour elle, pour avancer, aller de l'avant. Et peut-être qu'un jour, nous trouverons la force de la lire, ensemble.

## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Mère d'Elsa, Garat novembre 1945.

Je me souviens dans quel état se trouvait mon Elsa à son retour. Nous la laissions pleurer mais je n'osais pas trop la questionner de peur de lui faire revivre ce cauchemar.

Puis, voyant que, de toute façon, elle était dans le camp de concentration toutes les nuits en rêve, je la poussais à s'exprimer, espérant atténuer ses souffrances.

Elsa semblait être séparée de nous par une barrière invisible. Le plus troublé était Augustin qui, naïvement, espérait que tout redevienne comme avant.

Il ne l'évitait pas. Cependant, il essayait de la distraire, de nous distraire, il lui tenait compagnie car Elsa craignait de nous perdre à nouveau.

Elle dormait avec Augustin, mais le plus souvent je les rejoignais et Elsa finissait la nuit dans nos bras.

Dés le départ, j'ai cherché à savoir mais j'étais horrifiée par le peu qu'elle me racontait. Mes réactions incroyables l'ont peu à peu conduite au silence. De plus, les questions que je lui posais semblaient la scandaliser.

-Vous aviez quand même des pommes de terre ?

Mon mari a alors eu une idée : il lui a offert un carnet en lui disant "Écris dedans tout ce que tu as vécu, sans pudeur d'aucune sorte"

Ce cadeau lui a fait du bien, elle a passé des journées à noircir des pages et des pages de son écriture penchée comme si ce qu'elle écrivait était vital, c'était d'ailleurs le cas je pense.

Ensuite, elle s'est sentie délivrée, comme si l'encre versée était autant de mauvais souvenirs s'écoulant de son cœur.

Elsa vit plus dans le présent depuis cela, le carnet garde prisonnières les horreurs du passé.

Les nuits restent éprouvantes mais nous sommes là pour la soutenir, pour lui dire qu'elle n'a plus rien à craindre .



## Concours National de la Résistance et de la Déportation 2015.

Elsa, Garat novembre 1946.

J'ai réouvert mon cahier car le jugement du procès de Nuremberg est tombé aujourd'hui. Ce jugement ferme une page de ma vie et ce sera la dernière page de ce carnet .

Mon retour n'a pas été facile. J'ai souffert et fait souffrir ma famille. Mes cauchemars, mes silences, les larmes que j'ai versé et toutes celles que j'ai retenu ont assombri la joie des retrouvailles.

J'aurai tellement aimé que ces moments soient aussi joyeux qu'ils l'espéraient tous. Mais comment oublier ? Comment oublier toutes les compagnes perdues, toutes celles qui ne reviendront pas, qui n'auront pas la chance de retrouver les leurs . Nous sommes si peu de survivants à côté de toutes ces vies perdues.

Ma famille a été ma raison de vivre, le simple fait d'imaginer les revoir m'a aidé à tenir le coup et à endurer toutes les souffrances. J'ai tenu grâce à eux.

Mais depuis que je suis revenue, il m'est très difficile de leur faire partager les mois au camp. Impossible de raconter l'horreur. Encore plus à ceux que l'on aime et qui cherchent tant à vous protéger. Le bonheur se partage, pas l'horreur.

Papa a compris mon mal-être et c'est lui qui m'a sauvée en m'offrant ce carnet dans lequel j'ai pu raconter tout ce que j'ai vécu, sans retenue. Aujourd'hui, je vais mieux. Mais je n'ai rien oublié. Cette page de ma vie fait partie de moi, de mon histoire.

Serai-je capable de pardonner à mes bourreaux ? Le jugement du procès me l'a fait comprendre aujourd'hui . Qui sont mes bourreaux ? Les nazis, ceux qui m'ont arrêtée, les SS, les kapos ? Dois-je vivre dans la haine et la rancune ? Non. Je suis jeune et je suis née pour la vie . Je vais vivre ma vie, étudier, me marier, avoir des enfants, essayer d'être heureuse.

Dois-je oublier ? Je ne le peux pas et je ne le veux pas pour respect pour toutes mes compagnes qui ne sont pas rentrées du camp.

Je vais vivre et si un jour il le faut, si un jour, cela intéresse quelqu'un, je raconterai ce que j'ai vécu pour éviter qu'une telle tragédie ne se reproduise.

### **Remerciements**

Nous tenons particulièrement à remercier madame *Andrée Gros* que nous avons rencontrée le jeudi 12 février 2015 à la caserne d'Angoulême .

La lecture de son livre *Le Cahier* et son témoignage direct émouvant ont été de précieuses sources pour concevoir ces pages de carnets intimes fictifs et nous la remercions d'avoir répondu avec beaucoup de chaleur à nos questions.

Son récit nous a aidés à mieux cerner nos personnages, et particulièrement celui d'Elsa .

Nous nous sommes également appuyés sur le témoignage d'Ida Grinspan ( son livre, *J'ai pas pleuré* mais également ses témoignages radiophoniques à l'occasion de la célébration de la libération du camp d'Auschwitz) et sur le dossier du Mémorial de la Shoah consacré à la préparation du CNRD 2015.

L'équipe de rédacteurs du Collège Jules Michelet.